
Études littéraires africaines

Le mot de la présidente

Jacqueline Bardolph



Number 6, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042131ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042131ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bardolph, J. (1998). Le mot de la présidente. *Études littéraires africaines*, (6), 1–2. <https://doi.org/10.7202/1042131ar>

*L*e mot de la présidente

*L'*assemblée générale a permis de constater la bonne santé de l'Association, riche de la fidélité de ceux qui participèrent à sa fondation et de l'apport des plus récemment arrivés. Il faut répéter ici ce que nous devons aux équipes précédentes, et en particulier à deux personnes. Claude Wauthier sera dorénavant notre Président d'Honneur, c'est-à-dire toujours disponible avec ses conseils et sa perspicacité. Il faut peut-être rappeler à ceux qui commencent à s'intéresser à un champ littéraire déjà bien balisé à l'échelle internationale que son livre, *L'Afrique des africains : inventaire de la négritude*, paru d'abord en 1964, fut le premier à englober les œuvres écrites dans les diverses langues européennes et à les replacer dans leur contexte historique. Nous savons ce que nous devons à sa connaissance nuancée des pays, des textes et des hommes, à son inépuisable curiosité. Qu'il soit remercié ici non seulement pour avoir aidé à faire connaître l'Association, et à travers elle les textes que nous défendons, mais aussi pour avoir aidé à garder à l'esprit le lien entre écrivains et public que le monde universitaire oublie parfois. L'ouverture et l'absence de hiérarchie de nos réunions portent sa marque.

Il convient de dire aussi ce que nous devons à Bernard Mouralis qui quitte la vice-présidence après avoir beaucoup donné de son énergie. Nous sommes reconnaissants des interrogations qu'il a suscitées au fil des années, des comparaisons et des synthèses qu'il nous a amenés à

faire pour éviter le travers du spécialiste qui nous guette, la trop étroite attention à une zone ou un écrivain. Son mode de réflexion nous a rappelé la nécessité d'une certaine rigueur qui donne sa cohésion aux derniers actes publiés. Le bureau nouvellement constitué est une petite image de la diversité de nos intérêts à laquelle il faut ajouter les œuvres écrites et non écrites dans les langues africaines que nous n'oublions pas. Une de ses tâches va être d'aider l'équipe qui prépare le congrès de Toulouse, en septembre 1999. Cet espace de quelques jours nous permettra d'approfondir débats et découvertes et sera certainement aussi enrichissant que les deux derniers à Lisbonne et Bruxelles.

Pour terminer sur un écrivain : Nuruddin Farah, romancier somalien, a reçu cette année le prix Neustadt, donné aux Etats-Unis par un jury international d'écrivains. C'est le deuxième Africain à être ainsi honoré après Assia Djébar. Certes, sur les quinze lauréats de ce prix, onze ont eu le Nobel par la suite, mais le plus important est la reconnaissance plus large de cet auteur. Considéré comme difficile, voire déroutant, il a toujours été soutenu par les autres écrivains comme S. Rushdie, N. Gordimer, R. Coover. Son œuvre sans concession dialogue de plain-pied avec le roman contemporain, tout en étant animée par la richesse de sa culture somalie. Son analyse politique, parfois incomprise parce que trop tôt venue - sur l'aide internationale par exemple ou sur les frontières -, est transmise par la fable, le rêve, l'humour aussi. Il est très satisfaisant de voir que, comme pour le dernier roman d'Amadou Kourouma, le lectorat de la littérature africaine s'élargit.

Avec ce signe encourageant pour la pertinence de notre démarche, permettez-moi de citer mon prédécesseur dans le numéro 4 : "Si chacun d'entre nous suscitait une nouvelle adhésion - une seule -, nous doublerions nos effectifs. Songez-y."

■ Jacqueline BARDOLPH

Beaucoup de contributeurs ne songent pas à nous envoyer la disquette correspondant à leur sortie papier. N'oubliez pas de le faire, cela nous permet de gagner du temps et donc de l'argent. Il n'y a pas de petites économies !

Sauf exception, les comptes rendus **ne doivent pas excéder** 4 000 signes. Merci de respecter cette consigne.

LA RÉDACTION